

HUMANISME SCIENTIFIQUE ¹⁾

par A. Vandel, professeur à la faculté des sciences de Toulouse

Les recherches scientifiques, tant théoriques qu'expérimentales n'épuisent point la liste des problèmes que la science se doit de résoudre. Car la science ne saurait faire abstraction non seulement du savant qui la crée, mais encore de l'humanité toute entière qui tour à tour en utilise les incontestables bienfaits ou en subit les effroyables conséquences.

Un demi-millénaire avant l'ère chrétienne, l'humanité a acquis la maturité intellectuelle qui lui a permis d'envisager, pour la première fois, les problèmes que soulèvent sa propre existence, son origine et son destin. Pour les peuples européens, cet apport de réflexion et de synthèse a atteint son apogée avec la philosophie grecque. La spéculation philosophique ne pouvait se fonder, en ces temps qui ne connaissaient qu'une science embryonnaire, réduite à peu près à la seule géométrie, que sur cette vaste et antique expérience humaine, lentement élaborée au cours des longues et obscures périodes de la préhistoire, traduite dans le langage, et condensée dans les concepts correspondant aux mots.

La pensée grecque était animée d'un si puissant génie qu'elle fut vénérée à l'égal d'un dogme. Le moyen âge chrétien l'adopta sans y apporter d'essentiels correctifs. C'est aux mêmes sources de la pensée conceptuelle et des données du langage que s'alimente la philosophie contemporaine. C'est elle que l'on enseigne dans nos collèges et nos universités. Cette pensée purement spéculative enchante encore quelques esprits distingués, mais il apparaît douteux qu'elle puisse vivifier les jeunes générations du monde moderne, guider leurs activités et nourrir leurs espoirs.

Cependant, entre temps, la science est née. Fille de la Renaissance, elle a pris son essor au XVIII^e siècle pour acquérir dans le monde présent un rôle si important que notre vie de chaque jour s'en est trouvée compétement transformée. Les philosophes, à l'exemple de Karl Jaspers, n'ont pour la plupart voulu voir dans la science que son aspect technique

¹⁾ Article publié dans les Nouvelles Littéraires, 3 février 1955.

et industriel. Ils ont méconnu, parce que ignorants de la science, l'enrichissement qu'elle apporte à la pensée humaine. Quant aux scientifiques, le plus grand nombre d'entre eux, absorbés par des tâches particulières, n'aperçoivent point les conséquences de la révolution intellectuelle à laquelle ils contribuent eux-mêmes par leurs propres recherches. Ce divorce entre deux formes de pensée, dont l'une tend à prendre une allure purement spéculative, et l'autre à s'orienter vers des fins techniques et industrielles, constitue la source profonde du mal dont nous ressentons aujourd'hui les effets : *la perte du sens de l'humain*.

Cependant, depuis vingt ou trente ans, un double mouvement s'amorce, œuvre d'esprits d'origine et de tendances très diverses. Il comporte tout d'abord le sentiment irrésistible du fossé de plus en plus large qui se creuse entre les philosophies traditionnelles et les connaissances scientifiques; il correspond d'autre part à la recherche d'une représentation de l'homme conforme à notre connaissance actuelle de l'univers et capable d'aboutir à une synthèse acceptable de l'humain, du vivant et de l'inerte.

Aujourd'hui les sciences de la nature nous permettent d'attribuer à l'homme la place qui lui revient dans le monde et le rôle qu'il est appelé à y jouer. En ce domaine, trois conclusions ne peuvent plus être sérieusement contestées.

Plus une science approfondit la connaissance du domaine qui lui est propre, plus les limites qu'elle avait d'abord tracées afin de se reconnaître dans la complexité des choses paraissent s'évanouir et se dissoudre. La matière et l'énergie sont aujourd'hui tenues pour les aspects d'un même phénomène. Les virus jettent un pont entre l'inanimé et l'organique. La continuité du monde vivant est reconnue depuis longtemps. L'homme est le résultat d'une longue évolution qui rend compte de la place prééminente qu'il occupe dans la hiérarchie du monde organique. Pas plus qu'il ne saurait être tenu pour un commencement absolu, il serait inexact de le considérer comme le dernier terme des métamorphoses du vivant. Il représente simplement le stade atteint par la vie à l'époque présente. Nous n'avons aucune raison de croire que l'évolution s'achève avec l'homme. Pour celui qui reconnaît l'existence, au sein de l'univers, d'un certain degré de contingence, source de liberté, l'avenir ne saurait être prédit avec exactitude. Cependant les connaissances que nous avons acquises sur l'histoire de la vie nous permettent de formuler quelques conjectures sur le sens de l'évolution future.

En dépit de multiples reculs, de régressions manifestes et d'innombrables échecs, l'histoire de la vie est incontestablement — avant tout

peut-on dire — une promotion de l'esprit. Dans toutes les grandes lignées animales, et, tout spécialement chez les vertébrés, l'évolution a constamment tendu à réaliser des cerveaux plus vastes et plus complexes, capables de donner aux problèmes individuels les solutions les mieux adaptées et les réponses les plus rapides. Nul doute que si l'évolution se poursuit, comme il apparaît probable, elle ne corresponde à une montée de l'esprit.

L'homme n'est vraiment homme que parce qu'il vit en société. L'individu, s'il était abandonné à ses seules ressources, serait un être bien misérable. L'exemple des « enfants-loups » nous le fait bien voir. L'homme baigne dès son enfance dans un milieu social qui non seulement le nourrit, le protège et l'instruit, mais sur lequel il prend appui pour assurer son propre développement. Que deviendrait l'invention la plus géniale si elle ne s'inscrivait dans un système puissamment organisé, propre à la conserver et à la développer ? Car la vie en commun est à l'origine du renouvellement le plus fondamental que l'apparition de l'homme a suscité dans le monde. L'homme a su, en effet, par la transmission orale et écrite, préserver de l'oubli et de l'anéantissement le trésor d'expériences accumulé par les générations précédentes. A l'hérédité qui correspond à l'un des aspects les plus mécaniques et les moins biologiques de la vie, il a substitué l'éducation grâce à laquelle l'enfant peut, en quelques années, parcourir le chemin que ses ancêtres ont mis des siècles à tracer.



Ces principes auxquels nul scientifique ne saurait aujourd'hui refuser son adhésion permettent de dicerner ce qui, dans l'effroyable complexité des sentiments, des activités et des comportements humains, n'est que transposition à peine déguisée de l'héritage animal et ce qui est spécifiquement humain. Bien à tort a-t-on voulu tenir pour des démarches proprement humaines, des comportements qui ne sont, pour reprendre les expressions si justes du Père de Saint-Seine, « *que la transcription, à peine voilée parfois, de structures et de tendances que l'homme a héritées en droite ligne de ses ancêtres vertébrés.* »

La hiérarchie sociale se reconnaît déjà clairement dans les sociétés de mammifères et d'oiseaux, chez lesquels la dominance de certains individus et l'ordre d'importance des membres du groupe sont presque universellement respectés. L'occupation d'un territoire et les réactions de défense qu'elle provoque contre les intrus sont pratiquées par la

plupart des vertébrés; elles se retrouvent à toutes les étapes de l'histoire humaine jusqu'à l'époque des nations dites civilisées, cerclées de frontières qui, par leur caractère arbitraire et relatif, constituent la source de litiges incessants et de guerres fratricides.

Les sociétés humaines qui prétendent ne reconnaître pour seuls guides que l'apât du gain ou la volonté de puissance semblent ignorer qu'elles ne font que reproduire très exactement les comportements de type animal, fondés sur le besoin de la « *Loi de la jungle* ». Si l'homme abandonne la voie qui lui appartient en propre, s'il se laisse conduire par des sentiments ou des instincts animaux, il ne peut aboutir, en raison des puissants moyens dont son intelligence l'a doté, qu'à provoquer d'effroyables hécatombes, et, à la limite, sa propre destruction.

Ainsi la science n'est pas seulement, comme le croit communément un public mal informé, une technique orientée vers des fins utilitaires et matérielles. Elle est avant tout connaissance ; connaissance qui s'est tout d'abord attachée à l'étude de la matière, mais qui aujourd'hui jette de vive lumières sur la nature du vivant et de l'homme. C'est un fait dont nous devons prendre une pleine conscience afin de fonder un *humanisme scientifique* qui assumera le rôle dévolu jusqu'ici aux philosophies traditionnelles. Les sources de l'action doivent retrouver leur véritable aliment qui ne saurait être autre que l'espérance. La tâche proprement humaine c'est la poursuite de l'effort constant du vivant qui est le développement de l'esprit. Cette entreprise, nous ne saurions la concevoir dans l'heure présente, que comme la coopération totale de chacun de nous à l'œuvre universelle. Et c'est en ce sens qu'apparaît clairement la véritable signification de la science, car sous sa forme la plus pure, c'est-à-dire désintéressée, elle fournit l'image exemplaire, de l'œuvre vraiment humaine, purifiée de tout héritage animal.



Si l'homme est pénétré du rôle éminent qui lui est dévolu dans la nature, et dans lequel il ne saurait être remplacé par qui que ce soit, il ne pourra qu'être frappé de stupeur par les aberrations, les incohérences et les incompréhensions du monde moderne : l'attachement exaspéré à des nationalismes aujourd'hui dépassés, l'établissement de rideaux de fer et la révoltante interdiction des contacts humains, la course aux armements avec leurs folles dépenses et leurs angoissantes perspectives, les activités humaines entièrement dirigées par l'appât du gain ou la poursuite d'intérêts individuels.

L'humanisme scientifique permet de jeter les bases d'une éthique accordée aux connaissances du temps présent. Elle se fonde sur l'idée du rôle et du devoir humains, sur le sens de l'œuvre collective au sein de laquelle l'effort individuel prend sa pleine valeur, sur l'espérance enfin d'un monde s'orientant vers un état de complète spiritualité. Et, par un effet de retour, l'humanisme scientifique, aura l'avantage de permettre à la science de retrouver sa véritable vocation. Trop souvent, croyant servir l'humanité en se vouant à des entreprises purement utilitaires, la science oublie sa fonction suprême qui est d'approfondir la connaissance du monde et de pénétrer la nature de l'homme, afin que celui-ci s'engage dans la voie que lui assignent l'évolution du vivant et le développement de l'esprit.

COMMENT RENOUVELER L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ET LE METTRE SUR LE PLAN DE NOTRE CIVILISATION ACTUELLE BASEE SUR LES SCIENCES

Ignace Mariétan

Au moment où dans nos collèges de Sion et de St-Maurice on songe à améliorer les programmes de sciences, où on forme de nouveaux professeurs, il n'est peut-être pas inutile de faire entendre la voix d'un professeur qui a consacré toute sa longue vie à l'enseignement des sciences naturelles. J'ai débuté en 1912, au moment où les nouveaux programmes proposés par la Commission fédérale de maturité entraient en vigueur. Ils comprenaient une heure par semaine de botanique dans la classe de Grammaire, une heure de botanique et une heure de zoologie en Syntaxe (dans la zoologie était comprise l'anatomie et la physiologie humaines), une heure de botanique et une heure de zoologie en Humanités, et en Rhétorique, une heure de botanique et une heure de cosmographie à la première année du lycée, une heure de géologie et une heure de minéralogie à la deuxième année du lycée. Je pense qu'il eut été préférable de diminuer la botanique d'une heure et d'augmenter la zoologie d'une heure. L'application de ces programmes pendant une